La Revue de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 26 AOUT.

Athénée Louisianais.

QUARANTE-UNIÈME SÉANCE.

Présidence de M. le Dr Armand Mercier.

Le nouveau cotonnier.

Olives louisianaises. Astérie et fucus de Pascagoula. Curieux exemple de tératologie.

Thermoscope de M. Ariadne Gérard. Rapport de M. le Dr Dunaquier sur la machine Gramme.

"Comme il vous plaira, indiscrétion fantaisiste". M. George Dessommes.

La dernière réunion mensuelle de l'Athénée a eu lieu mercredi dernier.

Après la lecture du procès-verbal, M. le Président annonce qu'il a eu une entrevue avec Son Excellence le Gouverneur, au sujet de l'introduction en Louisiane du nouveau cotonnier découvert en Egypte. Le général Nicholls s'est empressé de promettre son concours à toute démarche tendant à favoriser l'acquisition d'une plante qui peut exercer une si grande influence sur l'avenir de notre Etat.

L'Athénée adressera une lettre à M. Morgan, ancien juge à la Nouvelle-Orléans, résidant actuellement au Caire, pour le prier d'envoyer des semences de coton de *Aamia* ou de *Gombo*, et M. le gouverneur Nicholls appuiera cette demande par une apostille.

M. le Dr Tarpin présente des olives encore attachées à la branche et provenant d'arbres qui ont crû à la Baie St. Louis. L'envoi de ces fruits est dû à l'obligeance de M. Deblieux.

Des Français, dit M. le Dr Tarpin, entreprirent, il y a une trentaine d'années, de cultiver l'olivier en Louisiane. Leur tentative eut un plein succès. Ils ne se proposaient pas de faire de l'huile, mais seulement de vendre les fruits pour la table. J'ai goûté de ces olives qui étaient préparées depuis deux ans; je les ai trouvées excellentes".

La culture en grand de l'olivier en Louisiane mérite que l'on y songe. Ce précieux végétal est une des sources principales de la fortune de l'Espagne, de la Grèce, de toute l'Italie Méridionale et de la Provence. Son bois est très recherché pour le charronage. Aussi élégant qu'utile, l'olivier occupe très bien sa place dans les jardins d'ornement. Il croît rapidement et dure longtemps.

M. Hubert Rolling met sous les yeux de ses collègues un astérie ou étoile de mer, animal-plante (*zoophyte*), ainsi qu'un fucus animal: plante (*zoophyte*), ainsi qu'un fucus composé de disques creux attachés autour d'une tige en spirale, et dans chacun desquels loge un coquillage. Rien n'est plus gracieux que cette étoile marine, avec ses cinq rayons étendus comme des bras pour prendre sa nourriture, et la porter à la bouche qui est au centre. Le fucus ressemble à un serpent enroulé autour d'une ficelle. Quand il est sec, si on le secoue, les coquilles emprisonnées dans les disques font un bruit de grelot. Il est probable qu'autrefois les jeunes indiennes s'en faisaient des colliers et des bracelets.

Cette astérie et ce fucus viennent de Pascagoula.

M. le Président a reçu un échantillon de tératologie végétale vraiment curieux; c'est une grenade qui a pris la forme d'une théière. Autrefois on considérait ces sortes de phénomènes comme des amusements de la Nature, *lusus Naturæ*, de purs caprices. Isidore Geoffroy St. Hilaire a prouvé que ces prétendues excentricités étaient, comme toutes les autres œuvres de la Nature, soumises à des lois, et il les a classées méthodiquement.

Montaigne, dans une de ses divinations d'homme d'esprit, avait pressenti les lois découvertes par Geoffroy St. Hilaire. Le passage où il y fait allusion mérite d'être cité.

"Ce que nous appellons monstres, dit-il, ne le sont pas à Dieu, qui voit, en l'immensité de son ouvrage, l'infinité des formes qu'il y a comprises. Et est à croire que cette figure qui nous étonne, se rapporte et tient à quelque autre figure de telle façon régente incognue à l'homme. De sa toute sagesse il ne sort rien que bon, et *commun*, et *reiglé*: mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation. Nous appellons contre nature ce qui advient contre la coustume." Livre II. Chap. XXX.

Qui sait si ce curieux passage n'a pas été le point de départ des découvertes de Geoffroy St. Hilaire? Ce ne serait pas la première fois que l'on aurait vu l'homme d'imagination inspirer le savant.

Quelques membres de l'Athénée n'ayant pas encore vu l'appareil de M. le colonel Gérard pour donner l'alarme en cas d'incendie, l'inventeur le fait fonctionner en leur présence. Rien de plus ingénieux; rien de plus précis et de plus obéissant.

La force motrice de cette merveilleuse petite machine, est l'électricité. Représentez-vous une jolie boîte, à peu près de la grosseur d'une pendule, que l'on accroche au mur, dans le salon, ou la chambre à coucher, ou la cuisine: au moindre indice de feu, la voilà qui se met à sonner comme un réveille-matin. En même temps, un fil de communication fait retentir une autre sonnerie à la station de secours. Les pompiers avertis lisent d'un coup d'œil, sur un tableau placé dans le même cadre que le timbre qui résonne, dans quelle rue, dans quelle maison le feu prend! La flamme n'est pas encore née, pour ainsi dire, qui déjà la pompe qui doit l'éteindre est partie. Entre ces trois faits—début de l'incendie, signal d'alarme, départ des pompiers, il y a, à peu de chose près, simultanéité.

Vraiment, n'est-ce pas merveilleux!

L'installation de ce précieux appareil dans les maisons, n'est pas plus difficile que celle d'un bec de gaz. Ainsi, le temps n'est-il pas éloigné, pensons-nous, où le thermoscope de M. le colonel Gérard—c'est le nom donné par l'auteur à son invention—occupera sa place partout où l'on tiendra à se mettre à l'abri de l'incendie.

M. le Dr Dunaquier donne une description de la machine électro-magnétique de M. Gramme. Les effets de cet appareil dépassent tous ceux que l'on avait obtenus jusqu'à présent. Appliqué à la dorure ou à l'argenture, il dépose 600 grammes de métal par heure; et toutes les dépenses ne sont que d'un franc par heure. Il recouvre d'une couche de cuivre, partout la même, des colonnes de réverbères, des statues de fonte, des vasques de fontaines, etc. En une heure il argente 120 couverts, à raison de 5 grammes d'argent par couvert. Il produit une lumière électrique égale à celle de 10,000 bougies.

Pourvu d'une machine Gramme, un navire en mer projette un rayon lumineux perçant l'obscurité à 15 kilomètres. Cet appareil, placé sur les remparts d'une ville assiégée, ou dans un camp, permet de surveiller et de déjouer les travaux nocturnes de l'ennemi. On s'en sert dans les excavations du Trocadéro pour l'Exposition de 1878.

Une société de savants et d'hommes riches devrait bien se former pour aller étudier et étudier, à la rivière de ce nom, artificiel, la caverne de Mammouth du Kentucky. On sait que dans ces cavernes souterraines, cette salle souterraine est placée qu'une fusée n'en touche pas la voûte. Que de détails curieux on y découvrirait avec la machine Gramme! le moindre coup d'une pareille exploration, publié dans les journaux, intéresserait plus que deux des pérégrinations, discours et fadaises peu spirituelles de M. Hayes.

Pour clore la soirée, M. George Dessommes lit un petit poème, qui repose agréablement l'esprit de l'auditoire. Le titre—*Comme il vous plaira, Indiscrétion fantaisiste*—fait entrevoir qu'il s'agit d'une escapade pleine ou moins folichonne de l'imagination. En effet, le héros de cette épopée en miniature est un de ces êtres subtils qui habitent dans le parfum des fleurs, dans la brise, dans le nuage, dans la source qui babille, dans l'éclair lointain qui rit et se cache, dans la musique qui vous berce, dans le sommeil qui apporte l'oubli des peines, etc. le héros de *Comme il vous plaira est*, disons-nous, un esprit très éveillé, qui s'est habillé d'un rayon de soleil matinal. Voulant tout voir, il s'est fait lumière. Comme un fil d'or tendu dans l'espace, il traverse l'air, passe par une toute petite fente de fenêtre, et va tomber silencieusement sur la cheminée d'une belle enfant endormie. L'enfant se promène sur de jolies lèvres roses qu'un rêve d'amour fait sourire, sur les épaules plus blanches que l'oreiller dans lequel elles s'enfoncent; il se baigne dans les ténèbres enivrante qui s'exhalent d'une peau fine et lisse.

Nous parlions, il y a un instant, de toutes les belles choses que pouvait nous faire voir la lumière électrique de M. Gramme; mais ce que l'on contemple, à la clarté poétique du rayon de soleil de Mr George Dessommes, paraîtra probablement préférable aux admirateurs du beau ne présentant sous des formes et des ravissants comme les aimaient Praxitèle et Raphaël.

Le Secrétaire perpétuel,

ALFRED MERCIER.

A PROPOS DU RÉCENT PROCÈS CAUX-PATIL.—Nicolini, le ténor dont on s'est tant occupé tous ces derniers temps, est né à Saint-Maio. Fils d'un célèbre aubergiste de cette ville, il aurait continué à surveiller les fourneaux de son père, si un comédien-voyageur en sourcils de Lyon n'avait mis-voyageur en belle voix; il engagea le père Nicolini à envoyer son fils à Paris, pour y faire des études musicales.

Nicolini s'appelle M. Nicolas, tout comme son père qui vient de vendre, pour la somme de fr. 150,000, un hôtel qu'il dirigeait à Dinard, et se retire des affaires pour venir habiter à Paris, avec son fils aîné, qui tient un des plus jolis cafés du boulevard.

Le fils aîné de M. Nicolas possède, comme son frère une voix remarquable; mais il n'a jamais voulu entrer au théâtre.

Ce que c'est que la destinée pourtant. Si ce comique-voyageur n'avait pas passé par là, une grande artiste ne se serait pas séparée, d'une façon si scandaleuse, de son mari.

Les témoins se récoltaient jadis parmi les tonneliers; de nos jours, il paraîtrait que les aubergistes ont acquis cette spécialité. Après Caponi, fils du propriétaire de l'auberge du Capitole de Toulouse, voici Nicolas, fils d'un aubergiste de Saint-Malo.

—On lit dans le Moniteur Universel:

"Enfin, la métallurgie se relève partout du marasme de ces dernières années. C'est ainsi que les Forges et Chantiers de la Méditerranée sont en pleine activité, et que de nouveaux travaux assurent, aux ouvriers de ces usines importantes, des salaires pour un bon nombre de mois."

FEUILLETON.

AUTOUR D'UN PHARE

PAR HENRY GRÉVILLE.

III

"Ma tante resta muette, les yeux grands ouverts; et moi, plus rouge qu'une cerise, je baissai les yeux sur mon ouvrage.

"—Comment l'entendez-vous? dit enfin ma tante, qui reprit à elle.

"—J'entends l'épouser, parbleu! répondit notre hôte, à moins qu'elle ne me trouve trop vilain et qu'elle ne veuille pas de moi... Qu'en dites-vous, Mademoiselle?

"Je ne savais que répondre. Ma tante me tira d'embarras en demandant un peu de temps pour réfléchir. Notre ami prit congé de nous et se retira.

"Je n'était pas l'époux que j'avais rêvé! Le mari de mes espérances avait une fine moustache noire et des yeux légèrement cernés.... Ma tante me prouva catégoriquement que le prétendant qui s'offrait avait une jolie fortune, un aimable caractère, une bonne santé, et que j'aurais grand'peine à trouver mieux.... D'autant plus, ajouta-t-elle, que la dot est bien au-dessous de l'éducation qu'on lui donnée.

"J'acceptai.

"—Tu fais bien, me dit ma tante au sortir de la cérémonie. Ton mari n'est peut-être pas plus parfait que les autres hommes, mais il a une qualité rare, il est admirablement bon.

"Oui, il était bon! Cette bonté fut mon supplice, car jamais je n'ai compris comment elle ne m'avait pas retenue au bord de l'abîme, comment j'avais pu concevoir la pensée de troubler le repos de cet homme si noble, si ouvert, si bon!

"J'étais donc reine chez lui, ou plutôt chez moi, car tout m'appartenait. Je jouai à la bergère avec les moutons de nos faisalses, que je faisais soigneusement laver. Mon mari s'étant moqué de moi, je jouai à la laitière, et je fis construire pour nos deux vaches une étable modèle où elles ne purent s'accoutumer. Rebutée de ce côté, je me fis établir une volière; mais le vent de la côte, qui respectait nos arbustes, tuait mes couvées.... Je commençais à m'ennuyer lorsque je devins mère. L'enfant qui m'était donné, je voyait comme une consolation, comme un avertissement de devenir sérieuse, fut un nouveau hochet dans mes mains. Je voulus nourrir ma fille, cela me fatigua; le médecin me conseilla de la remettre aux mains d'une nourrice étrangère.... Il avait raison, car j'étais encore plus ennuyée que fatiguée, et je n'étais pas digne de donner mon lait de femme honnête et frivole à l'enfant qui faisait la joie et l'orgueil de mon mari.

"Il était trop bon, lui! Il eut dû me réprimander, m'obliger à remplir mes devoirs, exiger la résignation, la patience, le courage, toutes ces vertus maternelles qui étaient lettre morte pour moi.... Il se contenta de s'attrister—Elle est encore si jeune! disait-il aux gens qui lui exprimaient leur étonnement.

"Oui, j'étais jeune! mais bien d'autres, plus jeunes que moi, vivaient d'abnégation et de sacrifice à mes côtés. L'humble femme qui nourrissait ma fille à ma place, après avoir perdu son propre enfant, ne se plaignait pas de passer les nuits debout.....

"Mais rien ne devait m'ouvrir les yeux jusqu'au jour de la chute, irréparable et mortelle.

"Ma fille grandissait, elle avait déjà trois ans lorsque l'ennui me prit tout-à-coup; un ennui insurmontable, un dégoût profond de tout ce qui m'entourait dans ma maison. La bonté de mon mari m'apparut sous un nouveau jour, et je le trouvai bête. Lui, mon excellent mari, si intelligent, toujours accessible aux idées nouvelles, aux pensées élevées! En revanche, le pays, qui m'avait paru jusque-là sauvage et sa inculte, prit à mes yeux une grandeur idéale. Je m'enthousiasmai pour les landes, pour les grèves, et je pris l'habitude de passer les belles journées dans la falaise ou dans les rochers que la marée laissait à découvert. Mon mari, d'abord inquiet de ces promenades hasardeuses, voyant qu'il ne m'arrivait aucun mal, finit par me laisser libre d'aller et de venir dans les roches.

"Avec l'horreur que m'inspirait désormais notre demeure ornée et semeuble pour moi seule par l'homme envers lequel j'étais si ingrate, je me sentais disposée à trouver magnifique tout ce qui en différait. Les îles qu'on voyait au large, et qui se dessinaient en noir sur la mer rouge, lorsque le soleil était sur son déclin, m'apparaissaient comme une terre de promission. Je bâtissais des rêveries sans fin sur ces côtes escarpées; j'y voyais une sorte d'Eden où rien n'était vulgaire, où les cris d'un enfant malade ne vous réveillaient pas la nuit, où le mari était un beau jeune homme aux cheveux bouclés.... Oh! ma folie, ma triste folie! je l'ai payée, je puis parler de ce temps d'erreur et de crime avec un cœur brisé et vraiment purifié par la douleur.

"Au premier mot de ma bouche, mon mari s'empressa de me commander visiteurs les plus merveilleuses et l'enchantement disparut. C'était merveilleux en vérité, mais c'était la vie réelle; les rochers étaient semblables à ceux de nos falaises; on y coudoyait dans des auberges,—et je voyageais avec mon mari.

"Je regrettai mes illusions, et je m'en pris à celui qui, bien sans s'en douter, me les avait fait perdre. Je me mis à remarquer qu'il n'était pas beau, qu'il était gauche, qu'il était terne et maussade, c'était sa faute, à lui, le mari. Lui, plus âgé que moi, aimant ces sites sévères là où j'aurais voulu l'élégance facile et enjouée des citadins; lui, qui allaitait l'enfant pour lequel j'étais indifférente et dont les caresses étaient un reproche muet à ma froideur; lui enfin, qui était le mari de quarante-cinq ans, sérieux et raisonnable, là où j'aurais rêvé un jeune amant romanesque et sentimental!

"Au retour de notre voyage, désabusée de la nature, je me jetai vers la société. Depuis longtemps, par un dédain qui contrariait mon mari, je n'avais rendu de visites dans le pays. En quinze jours, je fis le tour de la contrée et je mis nos chevaux sur les dents. Je poussais même jusqu'à la sous-préfecture. J'apprisbien des nouvelles, mais elles n'étaient guère de nature à m'intéresser; cependant, je connaissais les faiblesses, les défauts et même les vertus de mon prochain. Ce n'était pas mon goût, mais, dans mon besoin maladif d'émotions, j'avais appris à aimer le soubresaut que me causait le bruit des roues en appuyant contre la cloison. Il me semblait alors qu'il allait arriver *quelque chose*. Hélas! il arriva quelque chose en effet.

"Un jour, la femme d'un des notables de la ville, ami de mon mari, nous arrêta en calèche, accompagnée d'un jeune homme que je ne vis pas, bien d'abord. En mettant le pied sur le marchepied, elle nous dit: Je vous amène un hôte que mon mari vous envoie, M. Albert B...., ingénieur en second pour les travaux du phare."

"Le jeune ingénieur était descendu, je le regardai, et je reçus involontairement. Il avait les yeux cernés et les cheveux noirs de mon rêve, et le regard qu'il jeta sur moi me fit battre le cœur d'une manière folle. On entra, on causa; mon mari, enchanté d'avoir avec qui échanger quelques idées, s'était emparé du jeune homme, me laissant la visiteuse, qui, d'ailleurs, parlait pour deux, et je pus examiner notre hôte.

"J'était beau, jeune et intelligent. Sa venue dans notre maison apportait un élément nouveau. J'avais peur de lui, et cette crainte instinctive, au lieu de me paralyser, me poussa plus sûrement vers le précipice. Je jouais avec ma crainte, je fondant sur elle pour m'empêcher d'aller plus loin... Quelle erreur! Et quelle expiation!

"On parla du phare. Ce travail gigantesque allait être terminé; on achevait de poser la lanterne, et dans quelques jours on se proposait de l'inaugurer. Mon mari fut invité à assister à la cérémonie; il accepta de grand cœur, et M. B...., se tournant vers moi, ajouta avec politesse:

"— Je regrette que les dames ne doivent pas assister à cette cérémonie; sans cela, Madame....

"Je rougis, je balbutiai une réponse et je trouvais un prétexte pour sortir.

"Le jeune ingénieur revint souvent. Le plus souvent possible, mon mari m'abandonnait à une kilomètre seulement nous séparait du petit port où l'on s'embarquait pour s'y rendre. Albert venait dîner ou souper chez nous, suivant les heures de marée, souvent au après ses visites, qu'il avait soin de multiplier. L'inauguration eut lieu; mon mari en revint enchanté, me faisant des récits qui piquèrent ma curiosité.

"—Si tu veux le visiter, me dit-il, rien de plus facile, nous irons ensemble.

"—Merci! lui répondis-je sèchement.

"Je me rappelais la désillusion de notre voyage aux îles, et j'étais bien décidée à ne plus m'exposer à pareil désenchantement.

"Le phare prit tout à coup à mes yeux une importance prodigieuse. J'allais tous les jours m'asseoir dans la falaise sur un rocher d'où on le voyait presque à portée de la main, et je passais des heures en contemplation devant la colonne de granit, presque blanche encore, mais d'un blanc rosé tendre et doux que les rayons du soleil couchant transformaient en rose vif. J'aimais surtout l'heure où la lampe s'allumait pâle comme une étoile sur le ciel encore bleu; la nuit venait peu à peu, assombrissant la côte; l'étoile devenait un foyer éclatant dans l'obscurité croissante, et je ne sais pourquoi je me sentais prise à la pensée que cette lumière de salut était l'œuvre des hommes.

"Des hommes! non, car bientôt dans ma pensée l'image d'un seul emporta toutes les autres. Le phare, dans mon esprit troublé, devint l'ouvrage, la propriété de M. B.... L'ingénieur en chef, que nous avons vu deux ou trois fois, était parti, appelé par d'autres travaux, laissant à son second la surveillance des installations définitives; je m'enfonçai peu à peu dans mon rêve, et j'en vins à considérer Albert comme un être supérieur, une sorte de divinité qui dispensait la lumière et le salut aux marins perdus sur la mer.

"Un jour qu'il avait quitté le phare de bonne heure, il se fit déposer de bonne heure, il se fit déposer de bonne heure à notre porte et se dirigea vers notre maison par le chemin de la falaise. J'aurais dû le précéder au logis,—je l'attendis dans le creux du rocher où je venais de passer trois heures sans ennui.

"Vous étiez là, me dit-il en souriant.

"—Depuis bien longtemps, répondis-je sans penser à ce que je disais.

"—Alors, vous m'avez vu venir!

"Je fis un signe de tête affirmatif.

"—Et moi, dit-il, en s'asseyant auprès de moi sur la pierre chauffée par le soleil, je suis venu parce que j'avais vu votre robe blanche se détacher sur la falaise,—parce que je savais que vous étiez là.... Un phare où je travaille, je vous vois tous les jours avec la lunette d'approche; je connais vos mouvements, vos habitudes, et, continua-t-il, je vous vois quitter la maison, marcher de longues heures dans les rochers, et venir vous asseoir ici, d'où vous contemplez la mer, la mer toujours inquiète, toujours mélancolique, comme vous.....et dont la plainte éternelle peut seule faire écho à celle de votre âme.

"Je fis un mouvement pour me lever comme le commandait le devoir, mais un mouvement si faible qu'il n'eut pas de peine à me retenir. Ce pathos, qui eût dû me faire rire, faisait passer en moi un frisson délicieux.

"—Oui, continua-t-il en se rapprochant, vous êtes malheureuse parce que vous vivez dans un milieu qui n'est pas le vôtre. La nature vous avait créée plante de serre, et on a voulu faire de vous une bruyère des landes; vous vous étiolez ici; sous un autre ciel, vous eussiez prospéré.

"Ces paroles traduisaient si bien ma pensée secrète, que je ne pus retenir mes larmes. Il me prit la main pendant que je détournais la tête.

"Et moi, de ce phare où mon devoir me retient, je vous contemple, j'admire la grâce de vos mouvements, je m'allège à voir la tristesse de votre démarche, je vis avec vous, je souffre avec vous parce que je vous aime....

"Il parla longtemps ainsi; je le laissais dire. Toutes les pensées mauvaises de ma vie, toutes les vilaines d'orgueil, de haine, de mépris pour mon entourage prenaient un corps en passant par sa bouche. Il avait compris ma faible et misérable nature, il avait deviné les paroles qui pouvaient me prendre, et il récitait, tout fait, ce roman qu'il avait probablement récité à d'autres, aussi faibles, aussi misérables que moi, et qu'il avait sédutes comme il allait me séduire!

"Et dire que c'est avec cela qu'on nous prend, nous autres poupées de couvent! Un monsieur qui parle bien, avec des cheveux frisés et des ongles élégamment taillés, peut causer la perte d'une femme et la mort de son honnêteté et généreux mari! Folie! erreur et folie! notre monde n'est fait que de cela.

"Je le laissai dire, je lui laissai prendre et baiser mes mains, quand j'aurais pu, d'un léger mouvement, l'envoyer rouler en bas de la falaise; je revins vers la maison comme une insensée, si ouvertement, si follement j'était devenue folle.

"Il était donc reine chez lui, ou plutôt chez moi, car tout m'appartenait. Je jouai à la bergère avec les moutons de nos faisalses, que je faisais soigneusement laver. Mon mari s'étant moqué de moi, je jouai à la laitière, et je fis construire pour nos deux vaches une étable modèle où elles ne purent s'accoutumer. Rebutée de ce côté, je me fis établir une volière; mais le vent de la côte, qui respectait nos arbustes, tuait mes couvées.... Je commençais à m'ennuyer lorsque je devins mère. L'enfant qui m'était donné, je voyait comme une consolation, comme un avertissement de devenir sérieuse, fut un nouveau hochet dans mes mains. Je voulus nourrir ma fille, cela me fatigua; le médecin me conseilla de la remettre aux mains d'une nourrice étrangère.... Il avait raison, car j'étais encore plus ennuyée que fatiguée, et je n'étais pas digne de donner mon lait de femme honnête et frivole à l'enfant qui faisait la joie et l'orgueil de mon mari.

"Il était trop bon, lui! Il eut dû me réprimander, m'obliger à remplir mes devoirs, exiger la résignation, la patience, le courage, toutes ces vertus maternelles qui étaient lettre morte pour moi.... Il se contenta de s'attrister—Elle est encore si jeune! disait-il aux gens qui lui exprimaient leur étonnement.

"Oui, j'étais jeune! mais bien d'autres, plus jeunes que moi, vivaient d'abnégation et de sacrifice à mes côtés. L'humble femme qui nourrissait ma fille à ma place, après avoir perdu son propre enfant, ne se plaignait pas de passer les nuits debout.....

"Mais rien ne devait m'ouvrir les yeux jusqu'au jour de la chute, irréparable et mortelle.

"Ma fille grandissait, elle avait déjà trois ans lorsque l'ennui me prit tout-à-coup; un ennui insurmontable, un dégoût profond de tout ce qui m'entourait dans ma maison. La bonté de mon mari m'apparut sous un nouveau jour, et je le trouvai bête. Lui, mon excellent mari, si intelligent, toujours accessible aux idées nouvelles, aux pensées élevées! En revanche, le pays, qui m'avait paru jusque-là sauvage et si inculte, prit à mes yeux une grandeur idéale. Je m'enthousiasmai pour les landes, pour les grèves, et je pris l'habitude de passer les belles journées dans la falaise ou dans les rochers que la marée laissait à découvert. Mon mari, d'abord inquiet de ces promenades hasardeuses, voyant qu'il ne m'arrivait aucun mal, finit par me laisser libre d'aller et de venir dans les roches.

"Avec l'horreur que m'inspirait désormais notre demeure ornée et semeuble pour moi seule par l'homme envers lequel j'étais si ingrate, je me sentais disposée à trouver magnifique tout ce qui en différait. Les îles qu'on voyait au large, et qui se dessinaient en noir sur la mer rouge, lorsque le soleil était sur son déclin, m'apparaissaient comme une terre de promission. Je bâtissais des rêveries sans fin sur ces côtes escarpées; j'y voyais une sorte d'Eden où rien n'était vulgaire, où les cris d'un enfant malade ne vous réveillaient pas la nuit, où le mari était un beau jeune homme aux cheveux noirs et bouclés.... Oh! ma folie, ma triste folie! je l'ai payée, je puis parler de ce temps d'erreur et de crime avec un cœur brisé et vraiment purifié par la douleur.

"Au premier mot de ma bouche, mon mari s'empressa de me commander visiteurs les plus merveilleuses et l'enchantement disparut. C'était merveilleux en vérité, mais c'était la vie réelle; les rochers étaient semblables à ceux de nos falaises; on y coudoyait dans des auberges,—et je voyageais avec mon mari.

"Je regrettai mes illusions, et je m'en pris à celui qui, bien sans s'en douter, me les avait fait perdre. Je me mis à remarquer qu'il n'était pas beau, qu'il était gauche, qu'il était terne et maussade, c'était sa faute, à lui, le mari. Lui, plus âgé que moi, aimant ces sites sévères là où j'aurais voulu l'élégance facile et enjouée des citadins; lui, qui allaitait l'enfant pour lequel j'étais indifférente et dont les caresses étaient un reproche muet à ma froideur; lui enfin, qui était le mari de quarante-cinq ans, sérieux et raisonnable, là où j'aurais rêvé un jeune amant romanesque et sentimental!

"Au retour de notre voyage, désabusée de la nature, je me jetai vers la société. Depuis longtemps, par un dédain qui contrariait mon mari, je n'avais rendu de visites dans le pays. En quinze jours, je fis le tour de la contrée et je mis nos chevaux sur les dents. Je poussais même jusqu'à la sous-préfecture. J'apprisbien des nouvelles, mais elles n'étaient guère de nature à m'intéresser; cependant, je connaissais les faiblesses, les défauts et même les vertus de mon prochain. Ce n'était pas mon goût, mais, dans mon besoin maladif d'émotions, j'avais appris à aimer le soubresaut que me causait le bruit des roues en appuyant contre la cloison. Il me semblait alors qu'il allait arriver *quelque chose*. Hélas! il arriva quelque chose en effet.

"Un jour, la femme d'un des notables de la ville, ami de mon mari, nous arrêta en calèche, accompagnée d'un jeune homme que je ne vis pas, bien d'abord. En mettant le pied sur le marchepied, elle nous dit: Je vous amène un hôte que mon mari vous envoie, M. Albert B...., ingénieur en second pour les travaux du phare."

"Le jeune ingénieur était descendu, je le regardai, et je reçus involontairement. Il avait les yeux cernés et les cheveux noirs de mon rêve, et le regard qu'il jeta sur moi me fit battre le cœur d'une manière folle. On entra, on causa; mon mari, enchanté d'avoir avec qui échanger quelques idées, s'était emparé du jeune homme, me laissant la visiteuse, qui, d'ailleurs, parlait pour deux, et je pus examiner notre hôte.

"J'était beau, jeune et intelligent. Sa venue dans notre maison apportait un élément nouveau. J'avais peur de lui, et cette crainte instinctive, au lieu de me paralyser, me poussa plus sûrement vers le précipice. Je jouais avec ma crainte, je fondant sur elle pour m'empêcher d'aller plus loin... Quelle erreur! Et quelle expiation!

"On parla du phare. Ce travail gigantesque allait être terminé; on achevait de poser la lanterne, et dans quelques jours on se proposait de l'inaugurer. Mon mari fut invité à assister à la cérémonie; il accepta de grand cœur, et M. B...., se tournant vers moi, ajouta avec politesse:

"— Je regrette que les dames ne doivent pas assister à cette cérémonie; sans cela, Madame....

"Je rougis, je balbutiai une réponse et je trouvais un prétexte pour sortir.

"Le jeune ingénieur revint souvent. Le plus souvent possible, mon mari m'abandonnait à une kilomètre seulement nous séparait du petit port où l'on s'embarquait pour s'y rendre. Albert venait dîner ou souper chez nous, suivant les heures de marée, souvent au après ses visites, qu'il avait soin de multiplier. L'inauguration eut lieu; mon mari en revint enchanté, me faisant des récits qui piquèrent ma curiosité.

"—Si tu veux le visiter, me dit-il, rien de plus facile, nous irons ensemble.

"—Merci! lui répondis-je sèchement.

"Je me rappelais la désillusion de notre voyage aux îles, et j'étais bien décidée à ne plus m'exposer à pareil désenchantement.

"Le phare prit tout à coup à mes yeux une importance prodigieuse. J'allais tous les jours m'asseoir dans la falaise sur un rocher d'où on le voyait presque à portée de la main, et je passais des heures en contemplation devant la colonne de granit, presque blanche encore, mais d'un blanc rosé tendre et doux que les rayons du soleil couchant transformaient en rose vif. J'aimais surtout l'heure où la lampe s'allumait pâle comme une étoile sur le ciel encore bleu; la nuit venait peu à peu, assombrissant la côte; l'étoile devenait un foyer éclatant dans l'obscurité croissante, et je ne sais pourquoi je me sentais prise à la pensée que cette lumière de salut était l'œuvre des hommes.

"Des hommes! non, car bientôt dans ma pensée l'image d'un seul emporta toutes les autres. Le phare, dans mon esprit troublé, devint l'ouvrage, la propriété de M. B.... L'ingénieur en chef, que nous avons vu deux ou trois fois, était parti, appelé par d'autres travaux, laissant à son second la surveillance des installations définitives; je m'enfonçai peu à peu dans mon rêve, et j'en vins à considérer Albert comme un être supérieur, une sorte de divinité qui dispensait la lumière et le salut aux marins perdus sur la mer.

"Un jour qu'il avait quitté le phare de bonne heure, il se fit déposer de bonne heure à notre porte et se dirigea vers notre maison par le chemin de la falaise. J'aurais dû le précéder au logis,—je l'attendis dans le creux du rocher où je venais de passer trois heures sans ennui.

"Vous étiez là, me dit-il en souriant.

"—Depuis bien longtemps, répondis-je sans penser à ce que je disais.

"—Alors, vous m'avez vu venir!

"Je fis un signe de tête affirmatif.

"—Et moi, dit-il, en s'asseyant auprès de moi sur la pierre chauffée par le soleil, je suis venu parce que j'avais vu votre robe blanche se détacher sur la falaise,—parce que je savais que vous étiez là.... Un phare où je travaille, je vous vois tous les jours avec la lunette d'approche; je connais vos mouvements, vos habitudes, et, continua-t-il, je vous vois quitter la maison, marcher de longues heures dans les rochers, et venir vous asseoir ici, d'où vous contemplez la mer, la mer toujours inquiète, toujours mélancolique, comme vous.....et dont la plainte éternelle peut seule faire écho à celle de votre âme.

"Je fis un mouvement pour me lever comme le commandait le devoir, mais un mouvement si faible qu'il n'eut pas de peine à me retenir. Ce pathos, qui eût dû me faire rire, faisait passer en moi un frisson délicieux.

"—Oui, continua-t-il en se rapprochant, vous êtes malheureuse parce que vous vivez dans un milieu qui n'est pas le vôtre. La nature vous avait créée plante de serre, et on a voulu faire de vous une bruyère des landes; vous vous étiolez ici; sous un autre ciel, vous eussiez prospéré.

"Ces paroles traduisaient si bien ma pensée secrète, que je ne pus retenir mes larmes. Il me prit la main pendant que je détournais la tête.

"Et moi, de ce phare où mon devoir me retient, je vous contemple, j'admire la grâce de vos mouvements, je m'allège à voir la tristesse de votre démarche, je vis avec vous, je souffre avec vous parce que je vous aime....

"Il parla longtemps ainsi; je le laissais dire. Toutes les pensées mauvaises de ma vie, toutes les vilaines d'orgueil, de haine, de mépris pour mon entourage prenaient un corps en passant par sa bouche. Il avait compris ma faible et misérable nature, il avait deviné les paroles qui pouvaient me prendre, et il récitait, tout fait, ce roman qu'il avait probablement récité à d'autres, aussi faibles, aussi misérables que moi, et qu'il avait séduites comme il allait me séduire!

"Et dire que c'est avec cela qu'on nous prend, nous autres poupées de couvent! Un monsieur qui parle bien, avec des cheveux frisés et des ongles élégamment taillés, peut causer la perte d'une femme et la mort de son honnêteté et généreux mari! Folie! erreur et folie! notre monde n'est fait que de cela.

"Je le laissai dire, je lui laissai prendre et baiser mes mains, quand j'aurais pu, d'un léger mouvement, l'envoyer rouler en bas de la falaise; je revins vers la maison comme une insensée, si ouvertement, si follement j'était devenue folle.

"Il était donc reine chez lui, ou plutôt chez moi, car tout m'appartenait. Je jouai à la bergère avec les moutons de nos faisalses, que je faisais soigneusement laver. Mon mari s'étant moqué de moi, je jouai à la laitière, et je fis construire pour nos deux vaches une étable modèle où elles ne purent s'accoutumer. Rebutée de ce côté, je me fis établir une volière; mais le vent de la côte, qui respectait nos arbustes, tuait mes couvées.... Je commençais à m'ennuyer lorsque je devins mère. L'enfant qui m'était donné, je voyait comme une consolation, comme un avertissement de devenir sérieuse, fut un nouveau hochet dans mes mains. Je voulus nourrir ma fille, cela me fatigua; le médecin me conseilla de la remettre aux mains d'une nourrice étrangère.... Il avait raison, car j'étais encore plus ennuyée que fatiguée, et je n'étais pas digne de donner mon lait de femme honnête et frivole à l'enfant qui faisait la joie et l'orgueil de mon mari.

"Il était trop bon, lui! Il eut dû me réprimander, m'obliger à remplir mes devoirs, exiger la résignation, la patience, le courage, toutes ces vertus maternelles qui étaient lettre morte pour moi.... Il se contenta de s'attrister—Elle est encore si jeune! disait-il aux gens qui lui exprimaient leur étonnement.

"Oui, j'étais jeune! mais bien d'autres, plus jeunes que moi, vivaient d'abnégation et de sacrifice à mes côtés. L'humble femme qui nourrissait ma fille à ma place, après avoir perdu son propre enfant, ne se plaignait pas de passer les nuits debout.....

"Mais rien ne devait m'ouvrir les yeux jusqu'au jour de la chute, irréparable et mortelle.

"Ma fille grandissait, elle avait déjà trois ans lorsque l'ennui me prit tout-à-coup; un ennui insurmontable, un dégoût profond de tout ce qui m'entourait dans ma maison. La bonté de mon mari m'apparut sous un nouveau jour, et je le trouvai bête. Lui, mon excellent mari, si intelligent, toujours accessible aux idées nouvelles, aux pensées élevées! En revanche, le pays, qui m'avait paru jusque-là sauvage et si inculte, prit à mes yeux une grandeur idéale. Je m'enthousiasmai pour les landes, pour les grèves, et je pris l'habitude de passer les belles journées dans la falaise ou dans les rochers que la marée laissait à découvert. Mon mari, d'abord inquiet de ces promenades hasardeuses, voyant qu'il ne m'arrivait aucun mal, finit par me laisser libre d'aller et de venir dans les roches.

"Avec l'horreur que m'inspirait désormais notre demeure ornée et semeuble pour moi seule par l'homme envers lequel j'étais si ingrate, je me sentais disposée à trouver magnifique tout ce qui en différait. Les îles qu'on voyait au large, et qui se dessinaient en noir sur la mer rouge, lorsque le soleil était sur son déclin, m'apparaissaient comme une terre de promission. Je bâtissais des rêveries sans fin sur ces côtes escarpées; j'y voyais une sorte d'Eden où rien n'était vulgaire, où les cris d'un enfant malade ne vous réveillaient pas la nuit, où le mari était un beau jeune homme aux cheveux bouclés.... Oh! ma folie, ma triste folie! je l'ai payée, je puis parler de ce temps d'erreur et de crime avec un cœur brisé et vraiment purifié par la douleur.

"Au premier mot de ma bouche, mon mari s'empressa de me commander visiteurs les plus merveilleuses et l'enchantement disparut. C'était merveilleux en vérité, mais c'était la vie réelle; les rochers éta